

Le démiurge et la quête de l'orchidée noire

Betty Selva

C'était un matin comme les autres. Du moins c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée ce samedi.

Ensuquée, à peine remise de ma soirée, je me dirigeai lentement vers la source du vacarme incessant qui me vrillait le crâne et me soulevait le cœur. La sonnette d'entrée !

- Une lettre pour la demoiselle ! m'annonça le facteur en me reluquant sans vergogne.

Je réalisai soudain que j'avais ouvert en nuisette.

Embarrassée, je me hâtai de prendre la lettre, en évitant de croiser le regard goguenard de mon interlocuteur, mais me heurtai à une résistance. Il ne la lâchait pas. Sentant confusément que la situation m'échappait, je levai la tête, qui au passage raviva mes douleurs, fronçai les sourcils et m'apprêtai à rabrouer ce jeune intrépide.

- Vous ne devriez pas l'ouvrir !
- Ah Non ? répondis-je, en tirant sur la lettre.
- Non ! Il y a quelque chose d'étrange dans cette enveloppe. Je perçois de drôles de vibrations.

Il ne me manquait qu'un hurluberlu pour soigner ma gueule de bois !

- *Merci, mais je crois que l'on va en rester là pour aujourd'hui ; je ne suis pas en état de tenir cette conversation,* marmonai-je.

Après un dernier coup d'œil, il consentit à me remettre ma lettre et en faisant demi-tour, rajouta :

- *Je vous aurai averti !*

L'épisode me laissa interdite, et j'eus bien du mal à me sortir de cette catalepsie, incapable de détourner mon regard de mon facteur. Mon facteur ? l'avais-je déjà aperçu ?

Quel barjot ! m'exclamai-je en refermant ma porte. La psyché, à l'entrée, me renvoya une image peu flatteuse après ma soirée arrosée suivie d'une trop courte nuit, puis celle d'une très ancienne lithographie représentant une mystérieuse orchidée noire, posée sur un élégant guéridon. Le graal de mon père, éminent biologiste disparu. La quête de sa vie.

La mienne maintenant puisque j'ai repris son flambeau. Il faut dire que je suis herboriste de mon état et, sans me vanter, l'une des meilleures en ce monde ! Emue au souvenir de cette perte encore trop récente, je m'installais confortablement dans son fauteuil pour ouvrir cette mystérieuse lettre provenant de Guyane. La Guyane ! Les vacances de ma dixième année à arpenter en compagnie de mon père la forêt amazonienne, à tenir son herbier, à collecter ses plantes, à m'imprégner de fragrances envoûtantes. Et puis, ce peuple, les jeunes wayana avec qui j'avais tout partagé jusqu'au rocou. Sans conteste la plus belle expérience de mon enfance ! Fébrile, j'ouvris précautionneusement l'enveloppe, retirant le papier parcheminé. J'hésitais. L'avertissement de mon jeune impertinent me revenait en mémoire. Puis, la curiosité finit par l'emporter et je tirai d'un geste assumé le courrier dont l'enveloppe atterrit sur le sol, tant la stupéfaction me saisit.

Une orchidée noire ! Mystère de toute une vie ! Mais pas un vulgaire dessin ! Non ! Une orchidée en relief, occupant l'ensemble du document dont la finesse conférait à la perfection, à la réalité. Mon index, mu par son propre désir, en effleura doucement les contours. Une fragrance sauvage s'en éleva, m'enveloppa dans une sphère ensorcelante. Je fermai les yeux, hédoniste passagère, inspirant abondamment pour m'emplir de cette sensation, laissant ce parfum me submerger, m'envahir, me transporter. Me transporter ? Je ne pouvais pas mieux dire ! J'étais en nuisette au milieu de nulle part. Enfin presque ! Au milieu d'une forêt tropicale. Je secouai machinalement la tête, dans l'espoir de faire rembobiner cette séquence, je fermai fortement mes paupières et me concentraï autant que mon état me le permettait. Puis timidement, j'ouvris un œil après l'autre, desserrai mes poings et observais.

- Ben Non ! A moitié nue, au milieu de nulle part ! Mon karma !

Le temps que mon cerveau grisé par les vapeurs résiduelles d'alcool analyse la situation, me voilà prise dans une spirale de panique, à hyperventiler, chanceler et tomber à quatre pattes dans les herbes, à l'abri derrière l'épais rideau de ma longue chevelure rousse. Lorsque j'avisai deux pieds dans mon champ de vision, je reculai en hurlant et atterris maladroitement sur mon postérieur, ma nuisette remontée plus que nécessaire révélant mes sous-vêtements au regard perplexe et amusé d'un homme immense.

Il avança sa main et saisit une mèche de mes cheveux qu'il laissa glisser entre ses doigts. Le temps se figea. Sur le qui-vive, prête à bondir, je tentai de réprimer les battements de mon cœur qui résonnaient dans le soudain silence de cet endroit. L'homme qui me dévisageait, semblait dubitatif, voire incrédule.

Comment ai-je pu me tromper pensa Atack. C'était Paul qui devait être là, et non cette donzelle à moitié nue à la limite de l'hystérie. Qu'allait-il pouvoir en faire ? Le temps lui était compté. Elle lui faisait l'effet d'une précieuse et non d'une aventurière. L'homme m'examina attentivement d'un air à la fois narquois et ennuyé, puis me demanda de le suivre. Enfin, je crois, car ne comprenant rien à son charabia, il m'empoigna pour me remettre debout et me tira sans ménagement à sa suite. Je lui assenai une claque sur la main afin qu'il me lâchât, et croisai les bras, stoppant notre progression.

- Qui êtes-vous ? Où sommes-nous ?

Nous nous fixâmes, puis il se remit à parler dans cette langue incompréhensible. Ça allait être génial pour lui demander des explications sur ma présence en ces lieux !

En soupirant, je repris :

- Who are you ? Where are you ?

Il m'observa, ses immenses yeux noirs en amande reflétaient l'amusement. Monsieur se moquait indéniablement de moi et je commençai à bouillir devant son air supérieur.

- Chi sei ?

Il continua à me reluquer et éclata d'un rire tonitruant. Excédée, je m'apprêtais à lui fausser compagnie lorsqu'il m'intercepta et me tira à sa suite. Nous nous enfonçâmes dans la forêt où je pus l'examiner à loisir. Tout en muscles, vêtu d'un kalambé rouge, cachant à peine le nécessaire, il avançait avec la grâce d'un félin à travers la végétation. Je ne sais combien de temps dura notre escapade, mais je commençais sérieusement à fatiguer, d'autant que mes excès de la veille n'arrangeaient rien. Je n'arrivais pas à y croire, et mon guide qui ne baragouinait pas un seul mot de français ! Perdue dans mes pensées, je ne remarquai que tardivement la luxuriance des lieux. Je me raidis, obligeant mon guide à s'arrêter, puis fis un tour sur moi-même appréhendant enfin l'univers qui m'entourait. Le bonheur d'un botaniste. Je revis les cahiers de mon père, emplis de croquis et de notes. Mon père, cet éminent chercheur qui nous avait entraînés ma mère et moi autour du globe à la recherche de la moindre plante à classer, à inventorier. La végétation alentour épuisait tous les superlatifs tant elle fascinait, tant elle possédait. Cette profusion des sens, des odeurs, des formes relevait d'une grande perfidie pour la contemplative que j'étais. La première piqûre me sortit de ma transe, les suivantes m'arrachèrent un gémissement qui sonna mon glas. Des hordes d'insectes m'assaillirent et se jetèrent affamés sur ma peau laiteuse. Il se retourna, avisa des boursoufflures, et m'entraîna sans ménagement.

- Comment vous appelez-vous ? dis-je en l'agrippant par le bras. Leova ! fis-je en pointant mon doigt sur mon torse. Je m'appelle Leova.
- Atack ! répondit-il d'une voix suave légèrement moqueuse.

Je connaissais, enfin son prénom ! C'était une grande victoire, un grand pas vers une intimité qui ne l'empêcha pas de me traîner, sans égard pour mes pauvres pieds malmenés dans mes mules à pompons. Mon soupir à fendre l'âme du plus dur des machos n'eut aucun effet sur mon guide acariâtre mais ô combien délicieux, si ce n'est celui de le faire accélérer. Puis, nous nous arrêtâmes brusquement. Enfin, il s'arrêta, et je le percutai. Il ramassa une espèce de bogue, l'ouvrit, en sortit des graines qu'il écrasa dans sa paume, avant de m'appliquer méthodiquement la pulpe sur chaque parcelle découverte de mon corps.

- Rocou ?

Il s'arrêta, me scruta, apparemment surpris, puis reprit sa tâche avant de reprendre la route. La journée était bien avancée lorsqu'il décida de s'arrêter pour la nuit au bord de l'eau. Rassérénée, j'entrepris de m'écarter discrètement pour une baignade bien méritée quand il me rattrapa et me mit d'office une espèce de bâton au bout pointu dans les mains.

- Oui ? fis-je d'un ton hautain.

Il sourcilla devant mon ton, puis me désigna son ventre, le cours d'eau et mon bâton. Et, afin que je ne me méprenne pas sur le sens de son ordre gestuel, il m'orienta face au fleuve, et m'y poussa. Maugréant, je me traînais vers la rive, me retournant pour examiner mon tortionnaire, qui me raillait. Vexée, je fixai les flots, me rappelant soudain mes dix ans. Ça ne devait pas trop être compliqué d'harponner du poisson, je l'avais fait, je devrais encore savoir le faire ! Non ? A mes premiers essais, il s'esclaffa bruyamment, alors qu'il s'occupait du feu tout en surveillant mes prouesses. L'insuccès commença à m'énerver, la jubilation d'Atack m'exaspéra, mes gestes devinrent brusques, et entraînèrent ma chute : la honte de ma vie et l'une des plus grosses crises d'hilarité jusqu'alors connue ! Je me débattais, empêtrée, lèvres pincées, et tentai de sortir de cette galère le plus dignement possible. Mais c'était sans compter mon karma ! A quatre pattes ! Encore et toujours ! Atack s'approcha de moi. Je retins mon souffle, un sourire reconnaissant aux lèvres. Il secoua la tête, courroucé, me dépassa sans un regard, et lança un filet. Un filet ? J'allais le tuer, lui et son foutu sens de l'humour ! Pendant que je boudais, il revint, chargé de notre repas du soir qu'il prépara.

- Mange, tu vas avoir besoin de force !
- Va te faire fout..... Quoi ? Mais tu parles français hurlai-je ulcérée
- Français, anglais, italien, espagnol.....
- Tu te fous de moi ! Qu'est-ce que je fais là ?
- Toi ! Rien ! J'attendais un ami ! Tu as intercepté et ouvert un courrier qui ne t'était pas destiné dit-il accusateur.
- Co....Comment ? Je n'ai rien intercepté, le facteur me l'a remis ce matin.
- C'est un homme que j'attendais, un ami, je te dis, pas une mijaurée en sous-vêtements.

Je hoquetai de fureur, prête à me jeter toutes griffes dehors sur ce rustre, puis me repris et demandai calmement :

- Qui ?
- Paul ! Paul Chapon ! vociféra-t'il excédé
- Papa ? Mais Papa est décédé !

Il blêmit, me regarda ébahi, puis ses yeux se voilèrent de tristesse, sa voix rauque s'érailla :

- Comment ? Quand ?
- Des suites d'un cancer, il s'est éteint le mois dernier !
- Pourquoi ? Pourquoi ne m'a-t'il pas contacté
- Papa était fatigué de se battre.
- Tout est perdu ! Tout est perdu ! marmona-t'il
- Qu'est-ce qui est perdu ? demandai-je dans un murmure à peine audible.

Le regard dans le vague, il s'enferma dans un mutisme profond, des larmes au fond des yeux ; des larmes qui me poussèrent à lui demander :

- Qu'attendiez-vous de mon père ?

Muré dans ses souvenirs, il ne prit même pas la peine de me répondre. M'avait-il seulement entendu ?

- Qu'attendiez-vous de mon père ? répétai-je

Il leva la tête, me fixa sans me voir. Puis, son regard vira au bleu azur, il m'épingla, me magnétisa inhibant toute volonté, fouillant mon esprit, contraignant mon âme. Et alors que je luttais pour me soustraire, la pression se relâcha, ses yeux redevinrent d'un noir intense.

- Haïwé, le kailawa actuel se meurt frappé par un mal étrange. Pour sauver mon chaman, j'ai besoin d'un rhizome d'une orchidée noire.
- Mais l'orchidée est un mythe !
- Paul l'avait trouvée ! Son existence est restée secrète, mais il m'avait promis que sa découverte ne mourait pas avec lui. Il a dû laisser des notes.
- Non !
- Que peut savoir une gamine ! Vous ne les comprendriez même pas si vous les aviez sous les yeux !
- Je me fous de votre condescendance, je suis botaniste, et herboriste, l'une des meilleures au monde !

Abasourdi, il me transperça de ses prunelles d'ébène et demanda soudain radouci :

- Ne vous a-t-il jamais parlé de l'orchidée ? Il ne vous a laissé aucune note ? aucun indice ?
- Où sommes-nous ?

- En Guyane !

Je me concentraï, et me laissai emporter par mes souvenirs.

- « En longeant le *Litani*,
fermes les yeux devant *l'alumatali*,
ne te noies pas dans *Kule* en t'enivrant des senteurs d'amoena,
prends garde au *Pëleimë eni* en ramassant les cerasina,
grimpe sur *Tumac*,
suis Kukui la luciole ivre de sa fragrance sauvage..... ».
Père me faisait répéter cette phrase en boucle lorsque j'étais enfant.
- C'est une carte ! Sacré Paul ! Nous ne sommes qu'à six jours de marche !
- Six jours ? fis-je en m'étranglant. Je dois être de retour chez moi demain !
Hors de question que je vous accompagne dans cette quête stupide!

Atack se rapprocha menaçant.

- Princesse, fit-il narquois, crois-tu avoir le choix ? Repose-toi, on repart à l'aube !

Les jours se succédèrent à la régularité d'un métronome : les ordres, la chaleur, les plaies, les opakwana, ces moustiques vampires accro à mon sang, et Atack tantôt charmeur, tantôt exécration. De longues journées éprouvantes scandées par le battement de mes mésaventures et de son hilarité, notamment lorsque les morsures douloureuses d'une armée de fourmis rouges m'entraînèrent dans une danse frénétique m'empêchant de décrocher mon diplôme « maraké », rite d'initiation réglant mon passage d'enfant à celui d'adulte. Un soir pourtant, alors même que le Tumac absorbait les derniers rayons d'un soleil douloureux, elle apparut dans toute sa majesté, enfin elles apparurent, un pan entier recouvert de centaines d'espèces enivrantes. Euphorique, je me tournai vers Atack, son regard magnétique fixé sur moi, m'accroupis et caressais le sépale de velours odorant, captive de sa douceur, j'inspirai profondément m'emplissant les sens, puis heureuse ouvris les yeux sur..... mon salon empli d'un vacarme incessant qui me vrillait le crâne et me soulevait le cœur. La sonnette d'entrée !

- Une lettre pour la demoiselle !

Je levai la tête et rencontrai ce regard magnifique d'un noir intense

- Atack ? Atack c'est toi ?
- Votre lettre Mademoiselle !
- Mais ?

Je chancelai sous l'incompréhension, me calant contre ma porte, quand ma psyché me renvoya mon image et celle d'une splendide orchidée noire posée sur mon

guéridon. Incrédule, je regardai tour à tour mon facteur, et le reflet dans le miroir, puis alors que j'ouvrais la lettre faisant apparaître une rose, la rose noire d'Halféti, il afficha un sourire narquois, empoigna mon bras avant de murmurer :

- Il suffit de désirer pour obtenir, de créer pour penser.....
- Certainement pas !

Toujours et encore..... Mais pour où ?